

Vu(es) en Abitibi

Jean Poulin

Number 31, Spring 1986

Mémoire active

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47102ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Poulin, J. (1986). Vu(es) en Abitibi. *Inter*, (31), 22–25.

FESTIVAL DU CINÉMA INTERNATIONAL

EN ABITIBI-TÉMISCAMINGUE

ROUYN-NORANDA
(QUÉBEC) CANADA

À Rouyn-Noranda, le Festival de cinéma est d'abord prétexte. Au carnaval d'hiver, on a préféré la fête de l'image. Ici, l'écran de cinéma n'occupe finalement que la place qui lui revient: une matière à animer, mais surtout une matière à discuter, à habiter. Même à Berlin, même à Avignon on ne retrouve pas cette atmosphère. C'est qu'en Abitibi, le Festival n'a pas d'abord un objectif commercial. Le concept même de son organisation relève plutôt de l'hologramme que de l'événement cinématographique. Le dosage permet de voir les dernières créations américaines et européennes, mais il donne beaucoup d'écran au Québec et à la région.

À la limite, le contenu est secondaire. L'Abitibi vit de plus en plus par l'écran: télé et magnétoscope. Son rapport au monde, d'idéal qu'il était lors des trois vagues successives de colonisation et de développement, est devenu idéal. Ce transfert de perception n'est pas propre à cette région, mais il est d'autant plus percutant en Abitibi que les autres formes d'activités artistiques sont minces. Les arts de scène sont maintenant

plus présents depuis qu'on a un centre culturel dans les trois principales villes, mais parallèlement les salles de cinéma ferment. On en compte maintenant deux dans toute la région. C'est dire que l'illusion de l'image animée est devenue encore plus ténue, plus immatérielle depuis qu'elle se confine au petit écran. Par la force, l'Abitibi devient une télévore effrénée. C'est-à-dire renforce dans son isolement régional, son isolement organique.

Le Festival de cinéma brise pour un temps, non seulement l'isolement, mais l'immatérialité du petit écran. À la nouveauté des produits, on ajoute la chair du public: tous corps chauds et serrés dans un foyer heureusement trop petit. Parce que c'est ici que cela se passe réellement. L'écran retrouve sa seule utilité de départ: supporter l'image. Mais il y gagne une dimension dynamique: sa propre résonance dans le public. Alors la fête et l'hologramme d'un événement. Même ce qui est en dehors de l'écran devient de la 3D.

A.M.R.



VU(ES) EN ABITIBI

Jean Poulin

Un écran, celui du Théâtre du Cuivre à Rouyn: 30' x 16'. Du cran: sans mesure possible. La volonté de porter à bout de bras un festival international de cinéma, à sa quatrième édition déjà. Rouyn middle of nowhere, 1/4 salle pour 40,000 habitants et pourtant, pendant 6 jours, un événement culturel important, taillé sur mesure. Même en étant privé du vernis médiatique de festivals comme ceux de Cannes ou de Montréal, celui d'Abitibi-Témiscamingue a su trouver une homogénéité, faire une large place au cinéma québécois et surtout éviter le principal travers de ses grands frères: montrer l'arbre (les films) sans cacher la forêt (le cinéma). Un seul lieu de projection, des invités accessibles, un comité d'accueil extraordinaire, tout cela concourait à réconcilier internationalisme avec familiarité.

Pour la soirée d'ouverture, une des 7 productions en première nord-américaine (il y en avait 10 en première mondiale): **Trois hommes et un couffin** de Coline Serreau. Comique de situation bien maîtrisé, verve des dialogues, excellente interprétation des comédiens, ce film avait tous les ingrédients pour répondre aux attentes du public et donner le ton à un festival orienté beaucoup plus sur les «travaux» que sur la recherche. Au même programme, deux productions locales, dont **Téléphone** de Luce Roy, petit film qui utilise plusieurs techniques d'animation avec une grande ingéniosité. Il faut d'ailleurs souligner la quantité impressionnante d'artisans du cinéma qui proviennent de la région (comme quoi il n'y a pas que des joueurs de hockey en Abitibi) qu'ils soient réalisateurs(trices), techniciens(nes), comédiens(nes)...

Du côté québécois, la sélection était quantativement imposante (environ la moitié de tous les films à l'affiche). Le film documentaire était très largement représenté, mais abordé sous de nouveaux angles. Signe des temps ou stratégie de séduction...? Le documentaire québécois semble se redéfinir radicalement. L'ère du cinéma-vérité didactique à la sauce onéfiennne semble bien révolue... **Le Million tout-puissant**, pour un, présente une série de témoignages de gens qui ont gagné le million à la loterie. Les liens sont faits par Jean-Guy

Moreau, dans le rôle d'un enquêteur qui n'est pas sans rappeler celui de Zollock dans le film de Yves Simoneau et par le tandem de Pierre Curzi/Gilbert Sicotte qui introduit l'aspect de légèreté, de rêve que les lotos charrient. C'est justement par cet aspect aérien opposé au poids du fric réellement gagné que la fiction sert le mieux la réalisation de Michel Moreau.

À propos de rêve, les «personnages» de **Une guerre dans mon jardin** de Diane Létourneau n'avaient pas besoin de billets de loterie pour en vivre un jusqu'à la limite du cauchemar. Le 24 juin 1982, Pierre Gentès, 38 ans, est tué par l'explosion d'un obus jeté par mégarde dans un feu de la St-Jean. Port Saint-François, village où a eu lieu ce drame, est situé près d'un champ de tir de l'armée canadienne et c'est quelques jours avant le départ de Gentès, son frère et leurs petites familles pour une croisière autour du monde que la «guerre» éclate. L'achat d'une vieille coque en 1977 avait donné le départ de 5 années de projets, de travaux, de préparatifs. Ce sont ces 5 années qui sont re-vécues devant nous dans ce film où tout est reconstitution et où chaque protagoniste tient son propre rôle, à l'exception de la victime dont la place est tenue par un de ses frères. Cette interpénétration de la réalité et de la fiction (?) donne un résultat à la fois pudique et percutant, un grand moment d'émotion. Entre l'exorcisme et l'indignation, cette reconstitution est encore plus brûlante de vérité que ce qu'on appelle «cinéma-vérité».

Par ailleurs, l'émotion n'était sûrement pas au rendez-vous pour le documentaire de Gilles Carle **O Picasso** sur un artiste qui méritait autrement mieux. Virtuose du cabotinage et de la complaisance, Carle s' imagine renouveler le sujet en nous assénant un montage de style vidéo-clip. Un traitement aussi superficiel, stimulant comme de la peinture... à numéros ne peut pas nous apprendre grand chose sauf que les chansons de Chloé Sainte-Marie qu'il intercale à quelques reprises sont franchement imbuvables.

Le documentaire de Paul Tana **Caffè Italia** sur l'histoire de la communauté italienne à Montréal (ou «auto-biographie collective» comme il aime à l'appeler) évite presque parfaitement l'écueil du didactisme aride. L'irruption de la

fiction a toujours pour fonction d'apporter au film un supplément d'information qu'il serait autrement impossible d'obtenir, que ce soit sous forme de reconstitutions, de sketches théâtraux, de chansons, etc. Elle nous aide à «mieux voir» ces Italiens, au-delà des clichés sur le spaghetti et la mafia.

Gagnant du prix décerné au meilleur court et moyen métrage, **Le film d'Ariane** de Josée Beudet montre une autre façon de «tordre» un documentaire, de le détourner vers une similitude. À l'aide d'une massive documentation constituée de photos, de «home movies» en super 8 ou en 8 mm et de journaux d'époque, elle dresse une remarquable histoire des femmes québécoises depuis 50 ans. Par la voix off du personnage fictif d'Ariane, elle donne une unité et un sens aux différents morceaux du puzzle documentaire qu'elle a extraits et montés avec un talent de dentellière. Du droit de vote des femmes au droit à l'avortement, en passant par le droit au travail acquis lors de la dernière guerre, Josée Beudet nous donne une bien agréable leçon d'histoire tout en exploitant à merveille toute la fraîcheur et la spontanéité des petits films de famille qu'elle utilise. Un peu moins réussi dans son contenu, le **Voyage au coeur des ondes** de Yves Fortin constitue un panorama de la situation et des implications des radios communautaires à travers le monde. De très belles images d'Afrique, du grand Nord québécois, de Belgique, de France, du Danemark (7 ou 8 pays en tout), mais le survol est peu consistant et plutôt desservi par un personnage fictif (reporter) encombrant qui n'est là que pour enchaîner les séquences. La situation des radios communautaires québécoises est complètement passée sous silence afin d'éviter, selon Fortin, le piège du «régionalisme»; on les assimile au modèle nord-américain. Curieusement, la principale radio nord-américaine qui nous est montrée (à San Francisco) fonctionne avec un budget annuel de 1 \$ million et des envoyés au Proche-Orient! Malgré tout, les informations qu'on y retrouve ont suffisamment de pertinence pour justifier le projet.

Du côté de ce qu'il faudrait désormais appeler les «docu-documentaires», deux autres films québécois étaient programmés: **Justice blan-**



che et **Le choix d'un peuple**. Le premier, signé Françoise Wéra et Morgane Laliberté est une réflexion critique sur la présence du système judiciaire blanc qui se manifeste sous la forme de tribunaux itinérants qui vont, à tous les 3 mois, en territoire inuit pour des causes allant du carreau cassé au viol. Le colonialisme blanc apparaît sous un visage presque risible dans ce doument intéressant sans être innovateur. Pour ce qui est de **Le choix d'un peuple**, on s'explique mal l'utilité d'un tel film plus de 5 ans après le référendum: il s'agit d'un raboutage approximatif de plans tournés durant la campagne référendaire québécoise où l'on se sent aucun recul face aux événements, recul qui faisait la force du **Confort et l'indifférence** de Denis Arcand.

Un dernier film québécois est digne de mention. Film ou plutôt événement. **O Picasso, tableaux d'une surexposition** de Pierre Hébert a cette particularité de n'être visible qu'en présence des musiciens/performers Robert Lepage, René Lussier et Jean Derome qui improvisent «live» une musique qui, plutôt qu'être un accompagnement de l'image est une version sonore du même film. Passionnante expérience où le spectateur/auditeur n'est plus confronté à un seul écran, mais à deux, l'ÉCRAN SONORE venant concrètement à lui, d'une manière tantôt divergente tantôt convergente avec les images gravées sur pellicule qui défilent sur l'«autre» écran. Huit tableaux qui s'inventent sous nos oreilles éblouies avec des moments d'une force expressive incroyable. La belle ironie qui traverse cette variation musico-visuelle n'aurait sûrement pas choqué Picasso lui-même. Proposé pour la première fois sur la même scène un an plus tôt, avec **Le métro**, le travail de Pierre Hébert a été vu/écouté en Europe au cours de l'hiver.

Enfin, last but not least, le gagnant du prix du public pour ce 4e Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue: **Rocking Silver** du Danois Érik Clausen. Ce prix populaire est réjouissant à plus d'un titre: signe d'une «complicité nordique» entre les lointaines Scandinavie et Abitibi; signe d'une ouverture d'esprit du public pour un cinéma à l'européenne et sous-titré s.v.p. (le Hollandais Orlow Sumke avait reçu le prix il y a 2 ans pour **Le goût de l'eau**); signe aussi qu'un film porteur d'un contenu social peut dépasser en fin de course (à

Rouyn, en tout cas) les produits de pur divertissement. Et contrairement aux publics des festivals de Québec et de Montréal, les cinéphiles d'Abitibi ne se sont pas laissés bernier par le battage publicitaire fait autour du très moyen **Matou**.

Le réalisateur Érik Clausen qui était présent à Rouyn est un personnage haut en couleurs: ancien ouvrier et saltimbanque, aujourd'hui peintre, musicien et cinéaste très connu au Danemark, il en est à son quatrième film en 5 ans et se dit «à la recherche d'un cinéma populaire, pas populiste».

Rocking Silver s'ouvre sur une séquence noir et blanc de «faux» documentaire (encore ça!) qui nous montre 4 jeunes Danois qui jouent dans un obscur band de rock and roll à l'époque où les chars russes envahissent Budapest. Retour à la couleur et aux années 80: Benny, l'ancien guitariste du groupe est docker à Copenhague. La mort d'un de ses camarades sur un piquet de grève le pousse à lâcher travail et famille pour se lancer «on the road» à la recherche de ses anciens amis. Devenus chômeurs ou clochard (comme Frank, le bassiste-idéologue joué par Clausen lui-même), ils sont récupérés un par un par Benny qui reforme un bien piteux «Rocking Silver (2)». Peu à peu, l'énergie du r'n'roll et de la jeunesse retrouvés leur redonnent une nouvelle dignité et les ramènent sur différentes scènes. Beaucoup plus qu'une simple histoire de r'n'roll revival, ce film aux couleurs chaudes et magistralement monté par Clausen est un regard critique sur le Danemark d'aujourd'hui, la perception de l'homosexualité, la place de la famille, etc. Drôle et généreux d'un bout à l'autre, le petit bijou de Clausen a le seul défaut d'avoir une approche un peu naïve, soixante-huitarde dans son propos politique, mais devant un résultat aussi attachant, on ne peut qu'être indulgent...

Les dernières années ont vu des régions périphériques se manifester vigoureusement au niveau d'événements culturels particulièrement signifiants. En musique, il y a depuis 3 ans le Festival de musique actuelle de Victoriaville et, en cinéma, le Festival de Rouyn qui a déjà 4 ans et (presque) toutes ses dents. Si ces festivals n'existaient pas, il faudrait les inventer; maintenant qu'ils existent, souhaitons qu'ils essaient un peu partout au Québec... À quand, par exemple, un festival de performances à Issoudun?!



